

Pierre Gentelle
30 novembre 2002

Faire de la géographie autrement

A propos de la devise des cafés géo. Libre intervention de Pierre Gentelle, géographe, qui souhaite soumettre à la critique et propositions son point de vue.

30 novembre 2002.

FAIRE DE LA GÉOGRAPHIE AUTREMENT

- 1. AUTREMENT
- 2. DE LA GÉOGRAPHIE
- 3. FAIRE

AUTREMENT

Cet adverbe présuppose qu'il existe une norme, une manière de faire codifiée, norme discutable qui exige que l'on propose autre chose. Cela ne dit pas comment, ni pourquoi, ni pour quel résultat. Cette manière de faire codifiée existe-t-elle ? Certains jours je crois que oui, d'autres que non. Donc, il y a de quoi discuter dans les cafés. Quant à la manière dont il faudrait faire autrement, c'est entièrement à construire, sans pour autant créer une autre norme sous-entendue.

DE LA GÉOGRAPHIE

Le DE indique que ce n'est pas toute la géographie que l'on prétend faire autrement, mais un morceau, comme on dit au boucher : donnez-moi DE la viande. Un morceau choisi, évidemment. Mais choisi dans quelle bête ? Parce qu'il faut bien un corps (un corpus, dirait Popper) à dépecer..., si possible avec un art semblable à celui du boucher. Mais si une bête a un corpus défini, la géographie non. On peut faire de la géographie avec quasiment n'importe quelle réalité et quasiment tout est géographisable, à la condition expresse de géographe.

La géographie, dont on a la preuve qu'elle existe, elle, c'est quoi ? Jean Dresch, en février 1968, sous un oranger protégé par un palmier, dans un désert d'Iran, que je laissais par mes questions vespérales - que faire d'autre ? - m'avait répondu : « Mais c'est ce que font les géographes ! ». Alors là, la conversation avait mal tourné et Théodore Monod, troisième homme silencieux, s'était marré franchement. J'avais poursuivi : « Même les cons ? ». Dresch, comme toujours autocrate et charmant, après un regard persan : « Il suffit de vieillir pour devenir un con. Tant qu'on est jeune, on se croit malin et comme les aînés espèrent en vous, on peut mettre votre connerie sur l'ignorance de la jeunesse. Mais ça se gâte vite, vous verrez ! (Prémonitoire, le maître !). Accrocheur, l'élève : « Y a quand même des cas où ça se voit vite, la différence ! ». Dresch : « C'est vrai, mais dans l'Université, ça se ne dit pas, on sait jamais, et puis on essaie de tenir le niveau ». Moi « Quel niveau ? L'autre jour, vous disiez

que vous aviez donné sa thèse à Machin, mais que c'était un con fini. Il était pourtant encore frais ! ». Dresch : « Gentelle, vous m'emmerdez. On ne peut pas refuser une thèse à quelqu'un qui a bossé dix ou vingt ans dessus. Ensuite, on essaie de jouer sur les carrières ! ». Moi (j'étais « jeune ») : « Toujours sans le dire ? ». Dresch, excédé : « Mais si, aux collègues en qui on a confiance ». Monod mort de rire. Moi : « Hé bé ! Ça promet, ça me plaît pas, ce truc ! » C'était avant mai ; après, j'ai été pire. Dresch : « Faites d'abord votre thèse, on verra après ! ». Paf, l'argument qui tue (provisoirement) mais ne convainc personne. Pendant ce temps, Monod s'était tourné vers son sac à dos, y avait puisé un petit bouquin vieux et sale (enfin, plein de sable), et puis me l'avait tendu « Tiens, je te le donne ». C'était son *L'hippopotame et le philosophe*. J'ai commencé à lire et je n'ai plus posé de question jusqu'au retour de la mission, une RCP (Recherche coopérative sur programme) sur le désert du Lut.

Avant de revenir à la géographie - mais je pense qu'on ne l'a jamais quittée -, je repense à une autre conversation, à l'Institut de géo, celle-là, où j'avais reposé autrement ma question. Dresch m'avait encore renvoyé dans les cordes : « Mais lisez les géographes et prenez dedans ce qui vous plaît ! Laissez tomber le reste ! Et ne perdez pas de temps à critiquer ce qui ne vous plaît pas, ça s'oubliera tout seul ! À moins que vous ne soyez un obsédé de la question ! En ce cas, faites de l'épistémologie ! ». La pointe de dédain qu'il avait mise dans ce mot, devenu depuis sa mort assez à la mode, m'a définitivement dissuadé de poser encore la question. Elle m'a poussé à poursuivre plus encore dans ma propre voie, le terrain, encore le terrain et toujours le terrain (grâce au CNRS, qui laisse du temps et donne un peu d'argent, j'ai vraiment pu en faire presque autant que j'aurais voulu), à lire et relire mes géographes à moi, à fréquenter plein de gens des autres disciplines et un choix restreint de géographes vivants. Sans doute à tort, j'ai passé peu de temps à plumer les idées concernant ma discipline. Maintenant, c'est un peu tard, pour plein de raisons, mais ça peut être amusant de jouer quelques années avec elles, Inch'Allah. Merci les cafés géo.

La géographie, c'est quoi ? On y reviendra peut-être dans un café et il existe quelques livres d'épistémologie sur le sujet, les plus utiles n'étant pas forcément les plaidoyers. Les remarques ou les pratiques les plus intéressantes, pour moi, se trouvent souvent chez de bons spécialistes d'autres disciplines, notamment les historiens, qui manient leurs corpus avec plus de rigueur, me semble-t-il. Ce n'est pas une pirouette, mais un corpus, ça se définit à plusieurs. Je préfère passer, pour l'instant, au point suivant, à mon avis le plus difficile.

FAIRE

Faire, ce n'est pas répéter. Ce n'est pas régurgiter le lendemain une page lue la veille. Faire, c'est construire en pensant, mais construire. Penser... Apprendre... Pour quel profit, s'il ne s'agit que de penser et d'apprendre ? Aucun, si ça ne sert pas aux autres et, au bout des ans, ça ne masque pour soi ni la paresse ni la passivité. La vache pense au train qui passe, mais au moins, en même temps, elle mastique le lait que nous buvons. Malraux le disait avec plus d'élégance, mais c'était Malraux : l'Homme n'est pas ce qu'il pense, il est ce qu'il fait. Je sais bien que dire ça dans un monde où l'on nous prie de consommer pour nous faire produire autre chose que ce que nous consommons peut paraître provocateur, mais cela me semble un rappel nécessaire.

Faire est difficile, parce que des contraintes fortes y sont liées : il faut faire BIEN, et pas n'importe quoi. Évitions de penser au faire de « faire » l'Andalousie ou le Mexique. Faire, c'est produire, et produire c'est forcément un peu inventer (à tout le moins mettre en ordre une pensée qui peut être proposée aux autres, dans notre domaine intellectuel). Or, production ou

mise en ordre exigent plus d'efforts qu'on ne le croit avant de s'y être mis (et surtout quand il est question de continuer). Il y faut, ce que nous savons tous, du temps, de l'obstination, de la documentation, de la réflexion, de la mise sur le support souhaité, des corrections, des améliorations, autant de finitions qui ne finissent jamais alors qu'il faut bien finir, parce que, toujours, le temps nous manque. Le temps nous manque, belle excuse pour ne rien faire. Comme si nous ne savions pas qu'il nous manquera toujours... Faire dans un temps imparti, c'est déjà très bien. Mais faire très bien dans ce même temps-là, c'est un autre défi. Et pourtant, il n'y a pas d'autre moyen d'être un jour entendu, même par un tout petit nombre d'inconnus. Qui disait ça, déjà ?

Je vois donc dans FAIRE DE LA GÉOGRAPHIE AUTREMENT, devise des cafés-géo, une exigence de qualité, d'abord, de partage ensuite, ce qui se trouve déjà ailleurs, dans l'Université théoriquement. Il faut y ajouter la liberté dans l'énoncé des idées, sans sanction autre que les observations amicales des autres géographes. On ne vient pas aux cafés géo pour re-faire un cours. Mais parce qu'on a le désir de rogner un morceau de fromage géographique ensemble.

On y vient parce qu'on espère y retrouver des compagnons, leur adresser la parole et non pas éviter leur regard, comme trop souvent. J'aimerais voir entre les présents des sourires complices, un peu de chaleur, des apartés pendant les suspensions de séance éventuelles, comme signes de l'apaisement ressenti à faire partie, même pour un soir par mois, d'une communauté informelle de compagnons (et non pas des collègues) qui partagent des intérêts intellectuels communs et ont laissé les armes au vestiaire. J'aimerais des cafés simples, chaleureux, vivants, ouverts, et aussi ludiques, inventifs, joyeux même dans l'approximation, loin des prises de parole transformées incontinent en prises de pouvoir normatives (même si ça peut avoir un aspect involontairement comique).

Je voudrais qu'on aille aux cafés-géo en se disant qu'à la sortie, on a une petite chance de se sentir un poil plus intelligent, un poil plus enthousiaste pour faire de la géo. Pour qu'on se sente pousser un projet de découverte. Et qu'on se dise, entre copains, attablés derrière un autre verre : si c'est ça, la géographie, alors je veux en faire.

Pierre Gentelle, géographe